

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE XXIV.

Tout est perdu fors l'honneur.

« Il eût été égorgé, si le hasard n'eût fait passer par là un compagnon du connétable, un chevalier français qui, ému à la vue de son roi pâle et ensanglanté, dont les soldats déchiraient les habits, écarta la foule et, flechissant le genou devant l'illustre prisonnier, lui demanda à qui il voulait se rendre.

« — Au vice-roi, répondit François Ier; faites-le avertir.

« Objet d'admiration par sa bravoure, de pitié même pour le duc de Bourbon, le roi de France ne fut pas mené dans Pavie, où il aurait paru en captif après avoir compté y entrer en maître. Il fut conduit au monastère de Saint-Paul, placé au milieu du camp, d'où la veille il dominait l'Italie maintenant perdue.

« En moins de deux heures une belle armée, ayant à sa tête un prince valeureux, dit M. Mignet, et les généraux les plus braves, avait été battue et presque anéantie. Plus de dix mille hommes avaient péri dans le choc ou s'étaient, en fuyant, noyés dans le Tésin.

« Les meilleurs chefs de guerre, les grands officiers de la couronne, les premiers seigneurs du royaume étaient tués ou pris. Le plus ancien des capitaines, La Trémouille, avait succombé les armes à la main; trois maréchaux de France, l'amiral, le grand-écuyer étaient parmi les morts ou les prisonniers. Ceux-ci furent nombreux et des plus considérables. Lé roi de Navarre, le comte de Saint-Pol, le seigneur de Fleurange, les princes de Gonzague, de Talmont et une foule d'autres partagèrent la captivité de François Ier.

« Du côté des Espagnols, le marquis de Civita San Angelo était mort et tous les autres généraux blessés, sauf Bourbon qui, triomphant et rempli de joie par ce deuil immense de sa patrie, ne pensait qu'à presser l'empereur d'envahir la France consternée et à promettre au roi d'Angleterre de l'en faire reconnaître roi.

« Dieu qui avait voulu humilier notre pays, ne voulait cependant pas sa ruine entière, et quand vous lirez notre histoire, vous verrez que les Anglais ne devaient plus régner en maîtres sur cette terre d'où Jeanne d'Arc les avait honteusement chassés, et que cette victoire de Pavie ne fut qu'un stérile honneur pour l'ambitieux Charles-Quint.

« Quant à Bourbon, le traître et à l'obscur André, l'apostat, la Providence réservait un prompt châtement à leurs crimes.

« Peut-être vous étonnerez-vous des détails minutieux que je vous ai donnés sur cette sanglante bataille, tant de fois racontée par divers historiens. En finissant mon récit, je vous dois une explication. La bataille de Pavie a un droit particulier à votre attention parce que ce fut la dernière où les lances des seigneurs jouèrent un rôle, rôle funeste, et qui prouva tristement au roi vaincu que l'arme à feu du simple arquebusier était désormais supérieure à la lourde épée des barons et que la balle ne respectait pas les armures damasquinées.

« De ce jour, le simple soldat ne fut plus un accessoire, mais une puissance. Le principe d'égalité fut admis sur les champs de bataille, et les enfants du peuple ne tardèrent pas à montrer qu'eux aussi avaient le courage en partage et savaient héroïquement soutenir l'honneur de leur patrie.

« Un second motif m'a porté à prolonger mon récit: je tenais à rétablir la vérité historique défigurée par trop d'historiens. Dans mes recherches, j'ai eu le bonheur de trouver des documents inédits, incontestables, et j'ai voulu vous en faire profiter en vous montrant François Ier et le connétable de Bourbon sous leur véritable jour.

« Enfin, et c'est par là que je finirai notre conférence déjà trop longue, il est une erreur accréditée

que je tiens à dissiper dans votre esprit, celle de la fameuse lettre dans laquelle le roi prisonnier aurait écrit à sa mère: « Madame, tout est perdu, fors l'honneur! » François Ier n'a jamais écrit cette phrase, pas plus que Louis XIV n'a dit: « Il n'y a plus de Pyrénées! » Pierre de Castelnau: « Tuez! tuez! Dieu reconnaîtra les siens; » Henri IV: « Paris vaut bien une messe; » le confesseur de Louis XVI: « Fils de saint Louis, montez au ciel! » Cambronne: « La garde meurt et ne se rend pas! »

« Tous ces mots prétendus historiques et bien d'autres encore, ne sont que des inventions. Nous aimerions sans doute, pour l'honneur de notre patrie, que plusieurs fussent vrais, mais quelles que soient nos opinions, comme nous n'avons pas l'honneur d'appartenir à l'école du mensonge, nous chercherons la vérité avant tout. L'histoire, elle aussi, elle surtout, c'est triste à dire, a sa fausse monnaie, monnaie parfois brillante et bien frappée; mais dont il est de notre devoir d'arrêter la circulation dans le public. Le roman peut emprunter à l'histoire, celle-ci ne doit rien tenir du roman.

« La lettre vraie du roi de France, lettre dont l'original est conservé dans nos archives, est plus humble pour la forme et peut-être beaucoup plus naturelle, sous la plume d'un vaincu, que la fière épître qu'on lui a prêtée. La voici exactement copiée, rapprochez-la du texte en circulation et vous verrez à quel point on possède, en France, l'art de dénaturer le vrai.

« Pour vous avertir comment se porte le ressort de mon infortune, de toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est sauve, et pour ce qu'en notre adversité, cette nouvelle vous fera quel que peu de reconfort, j'ai prié qu'on me laissât vous écrire ces lettres, ce qu'on m'a agréablement accordé. Vous suppliant ne vouloir prendre l'extrémité de vous-même en usant de votre accoutumée prudence, car j'ai l'espoir en la fin que Dieu ne m'abandonnera point; vous recommandant vos petits enfants et les miens: vous suppliant faire donner sûr passage et le retour pour l'aller et retour en Espagne à ce porteur, qui va vers l'empereur pour savoir comme il faudra que je sois traité. Et sur ce très-humblement me recommande à votre bonne grâce:

« Votre fils,

« FRANÇOIS. »

« Voilà comment écrivait le roi de France.

« Pour ma part j'aime mieux cette lettre qui a le mérite d'être authentique, d'un ouvrier comme vous, soldat en Afrique:

« Bonne mère,

« Réjouis-toi! nous avons battu enfin les Arabes et pris la ville. J'ai voulu être le premier à t'annoncer cette bonne nouvelle. Si tu ne reconnais pas mon écriture, c'est que j'ai prié François d'écrire pour moi, qui ai le bras droit à moitié coupé. Demain on m'en débarrassera, je pense.—Porte-toi bien

« Je t'embrasse, ton fils,

« CULMAIN. »

CHAPITRE XXV.

Le loup et l'agneau.

—Les Papes ont toujours tort, dit mon père en commençant.

—L'aveu est franc, s'écria M. Sorbier, mis en belle humeur par cette déclaration inattendue; cependant, toujours me semble exagéré. Mettez *souvent* à la place nous serons d'accord.

—Merci pour votre indulgence envers les Papes; mais j'ai dit toujours et je m'y tiens.

—Pourtant, il me semble.....

—Mon voisin, vous désertez votre drapeau pour vous enrôler sous la bannière papale, je vous en prévient.

—Je ne déserte pas le moins du monde: je combats, moi aussi, pour la vérité, et c'est parce que

votre affirmation me paraît exagérée que je la contredis.

—Songez-y, voisin, en me contredisant, vous donnez un démenti à toute l'école que vous soutenez.

—Je ne le pense pas.

—En voulez-vous la preuve?

—Très-volontiers.

—Rien n'est plus facile que de vous contenter.

Les premiers Papes, y compris saint Pierre, en prêchant une nouvelle religion, qui enseignait que le polythéisme romain était une absurdité et que les Césars n'avaient pas droit de gouverner les consciences, se mirent en révolte ouverte contre les lois de l'Etat et méritèrent d'être suppliciés, comme rebelles et criminels de lèse-majesté.

« Remarquez que je ne parle ici que de trente-trois Papes martyrs. M. l'ex-abbé Renan, lui, va plus loin, il donne raison à Ponce-Pilate contre le Christ; il est vrai que dans le même livre, un bel ouvrage qui s'est bien vendu; il approuve la conduite de Satan et condamne la conduite de Dieu à l'égard de ce pauvre opprimé. Quelle âme sensible! le diable lui en saura gré.

« Donc, les Premiers Papes eurent tort de venir troubler les bons empereurs Néron, Caracalla, Domitien, Dioclétien, etc., dans la jouissance de leur omnipotence spirituelle et temporelle; du moins, c'est ce que m'apprennent MM. Michelet, Quinet, Guérault, Havin, etc.

« Il est vrai que ces mêmes messieurs, dont je respecte infiniment les lumières, blâment encore plus les Papes qui, plus tard, cessèrent de faire de l'opposition aux Césars devenus chrétiens. Les premiers étaient des rebelles, mais leurs successeurs furent de lâches flatteurs, des courtisans corrompus. (Voir Michelet, Quinet, etc.) Je continue:

« Dans les temps où l'idolâtrie subsistait encore, des Papes trouvant, avec raison, qu'il y avait danger à laisser debout les temples des faux dieux et les idoles, brisèrent les statues de Jupiter, de Vénus et des autres divinités païennes, renversèrent les temples, et avec leurs débris, élevèrent et ornèrent les églises nouvelles. En agissant ainsi, je croyais qu'ils avaient fait sagement. Pas le moins du monde, il est reconnu aujourd'hui qu'ils se comportèrent comme des barbares, des vendales, des ignorants et que leur zèle ne fut qu'une sauvage brutalité. (Voir Michelet, Quinet, etc.)

« Ces barbares, n'ayant pas tout détruit cependant, il se trouva que plus tard, quand le paganisme fut mort et bien mort, plusieurs Papes, amis des arts, ne trouvant plus aucun danger à conserver des antiquités précieuses, formèrent, à Rome, de splendides musées où ils réunirent les merveilles de la sculpture grecque et romaine: autels, statues, bronzes et marbres, inscriptions et bas-reliefs. En faisant cela, ils croyaient bien faire; grande erreur. Ils se montrèrent mauvais Papes, faux chrétiens, imbus des idées païennes et donnèrent un très-mauvais exemple à l'univers. (Voir Michelet, Quinet, etc.)

« D'autres Souverains-Pontifes, absorbés par des intérêts plus graves, ne s'occupèrent des restes du paganisme, ni pour les détruire, ni pour les conserver. De ceux-ci il vaut mieux ne pas parler, ce furent des êtres nuls, pour ne pas dire stupides.

« Plusieurs prirent parti pour des peuples opprimés contre des brigands couronnés, tels que les empereurs d'Allemagne. Les empereurs, quand ils furent les plus forts, les chassèrent de Rome et les envoyèrent mourir en exil. Ce fut bien mérité.

« Quelques-uns, au contraire, soutinrent les princes contre les injustes prétentions de leurs peuples. De quoi se mêlaient-ils? Evidemment ils eurent tort.

(A continuer.)